



DES DIMENSIONS DU RÉEL, par Adrien Dénouette, Adrien Mitterrand, Julien Marsa, Juliette Goffart, Marie Gueden

38e festival Cinéma du Réel

Une fois encore, la prolifique programmation de Cinéma du Réel a offert un large panorama de l'état du documentaire, étalée sur dix jours bien remplis par les multiples séances et débats. Mais cette année, la prime aux découvertes stimulantes revenait plus aux rétrospectives (Franco Piavoli, Akram Zaatari, le cycle «Rejouer», qui ont toutes rencontrées de bons échos, même si nous n'avons malheureusement pu, faute de temps, que partiellement y assister) qu'aux compétitions qui, même si elles renfermaient des propositions intéressantes, nous ont parfois donné l'impression d'accueillir une bonne part de films aux dispositifs ou aux propos un peu convenus. Petit tour d'horizon des films qui ont retenu notre attention.

La mode du dispositif

Long Story Short de Natalie Bookchin, qui remporte cette année le grand prix du jury, est un film à dispositif fondé sur le principe du *split-screen* (écran partagé) : sur un vaste fond noir, des interviews de sans-abris américains filmés face caméra y défilent en un mince ruban filmique (visible sur le photogramme en couverture de l'article). Le film se veut *panoptique* : il ouvre simultanément de multiples fenêtres sur le monde de la pauvreté, où le récit de chaque existence, prononcé d'une voix douce et calme dans des chambres de foyers d'accueil, résonne comme une confession. Si le regard cinématographique se pare alors ingénieusement d'une certaine ubiquité, son champ de vision demeure limité : jamais le film ne sortira du cadre de l'interview, de son étroit confinement. Le récit se substituera avec pudeur à la représentation d'un quotidien misérable afin d'éviter ce que la réalisatrice nomme le « *poverty porn* » - les mêmes images usées et avilissantes de l'indigence au quotidien. Ce choix radical réduit donc le monde visible à une série de brefs portraits, parfois savoureux, parfois un peu plats. La réalisatrice y fait le choix de la superficialité plutôt que de la profondeur, de la quantité plutôt que de la qualité : ici pas de personnage, pas d'enquête approfondie sur le terrain, mais bien plutôt un nombre impressionnant de témoignages recueillis dans toute la Californie. Tous participent au même constat désespéré sur l'injustice grandissante d'un monde régi par le libéralisme économique - bien des sans-abris interviewés par Natalie Bookchin ont subi de plein fouet la crise des *subprimes*, les effets de spéculations immobilières d'agents véreux, ou encore, la baisse incessante des salaires devenus parfaitement insuffisants pour payer le loyer. Le dispositif donne à voir et à entendre un phénomène alarmant

38e festival Cinéma du Réel

Lieu : Centre Georges-Pompidou, Paris

Date : du 18 au 27 mars 2016

tout ce qu'il y a de plus contemporain : l'appauvrissement rapide d'une partie toujours plus nombreuse de la population. Dans les années 1990, la plupart des interviewés habitaient encore dans les quartiers de la *middle-class*...

Le montage trouve ainsi une vertu à la fois politique et musicale : ces multiples écrans élaborent avec simplicité une puissante voix collective où la parole de chacun trouve un écho immédiat chez l'autre, où les mêmes mots sont parfois prononcés de manière identique et simultanée, grâce à un patient travail de synchronisation. Le fil du *split-screen* rend « solidaires », au sens propre du terme, ces existences qui ignorent tout les unes des autres, et laisse même imaginer une forme d'écoute et de compassion mutuelle, alors que chaque sans-abri tend l'oreille vers l'extérieur du cadre, comme s'il écoutait l'écran voisin. La composition du film s'apparente à celle d'un morceau, avec ses temps forts, ses solos où certaines fenêtres s'agrandissent pour donner à entendre un cas singulier, ses « duos » ou trios, ses moments de parfait unisson, mais aussi ses moments un peu vides, pour ainsi dire « récitatifs ».

Mais l'emploi systématique de « mots-clés » bien trop attendus sur la précarité (la « faim », la « violence », l'envie et le bonheur de « travailler » sans en avoir toujours l'opportunité) pose problème, car il semble uniformiser les témoignages sans véritablement creuser le sujet. Cette tendance malheureuse n'exclut pas pour autant l'émergence ponctuelle d'une parole et d'une expérience profondément singulière - celle d'une jeune mère obligée de mentir sur son adresse à l'école de sa fille pour ne pas être stigmatisées, ou encore le témoignage émouvant d'une femme atteinte de déficience mentale qui s'étonne avec humour et simplicité de vivre séparée de seulement quelques mètres des maisons de Beverly Hills. On regrette seulement que le surgissement de ces voix bouleversantes soit trop rare.

On comprend malgré tout l'enthousiasme du jury pour ce documentaire autant social que conceptuel qui médite sur la nature même de l'écran - ceux du cinéma mais aussi ceux des ordinateurs et des fenêtres du web. Les entretiens face caméra ressemblent en effet irrésistiblement à des conversations transmises par Skype. Si les écrans de *Long Story Short* montrent le profond isolement de ses protagonistes, ils demeurent paradoxalement les seuls espaces possibles d'existence, de parole et de communication pour cette population marginalisée, mais encore connectée.